

**Du professionnel au néophyte :
apprendre et désapprendre pour mieux enseigner la langue allemande et
faire face à son déclin?**

Christine DEMAISON

Université Pierre et Marie Curie, Paris 6

L'enseignement de l'allemand en France n'a jamais été une évidence : langue de l'élite au dix-neuvième siècle car traitée comme une langue ancienne, à l'éclairage essentiellement de la philologie et formatrice pour l'esprit au même titre que le latin, elle a été ensuite perçue au travers du regard qu'on portait à l'ennemi. En effet, apprendre la langue allemande pendant la première guerre mondiale pouvait servir à mieux savoir quels sombres desseins les Allemands concevaient pour la France...

Principalement véhiculée par les films de guerre, la langue allemande est apparue, après la seconde guerre mondiale, comme une langue gutturale ne pouvant être prononcée que par d'horribles sanguinaires. Elle a toutefois bénéficié à cette époque d'un traitement particulier à partir de la réconciliation franco-allemande et, notamment, grâce au Traité franco-allemand signé par De Gaulle et Adenauer en 1962. Continuant à servir de langue de sélection en LV1, à l'entrée en sixième, puis en LV2 en quatrième, elle a connu un sort relativement favorable puisque deuxième langue étudiée en France après l'anglais. Elle s'est ancrée dans la réalité allemande puisque les échanges scolaires entre les deux pays se sont multipliés.

Et puis, le collège unique des années 70 avec la réforme Haby s'est caractérisé par des velléités de démocratisation d'un enseignement désormais destiné à une majorité et plus à une minorité. L'allemand qui devait permettre à des enfants entrant en sixième d'accéder à une bonne classe ne devait plus avoir cours. Les classes hétérogènes semblent ainsi avoir signé un arrêt de mort pour l'allemand. En effet, dès les années 80, les effectifs des germanistes dans le secondaire commencèrent à décliner. Parallèlement, l'amitié franco-allemande était devenue une évidence et, de part et d'autre du Rhin, il ne semblait plus nécessaire de mener des campagnes politiques en faveur de la langue du pays partenaire.

Afin de mettre fin au processus du déclin, ou du moins de le ralentir, des associations comme l'ADEAF* cherchant à défendre l'apprentissage de l'allemand et à réduire l'hémorragie des postes d'allemand aux concours de recrutement (CAPES et agrégation), le Goethe-Institut et les pédagogues

patentés ont pensé que le blason pourrait être redoré par une nouvelle image de l'allemand : la langue formatrice est devenue ou s'est efforcée de devenir langue de communication. La didactique de l'allemand s'est alors renouvelée et des pratiques de séduction ont été mises en œuvre, contraignant les enseignants d'allemand à repenser leur savoir-faire et à s'inscrire dans un contexte plus général des langues de communication au sein de la mondialisation. Ces nouvelles pratiques ont-elles abouti ou bien ont-elles, elles aussi, contribué à un déclin de l'allemand ? Le professeur d'allemand a-t-il désappris ce qu'il savait pour mieux apprendre une nouvelle pédagogie ou s'est-il senti écarté de cette évolution ? Je vais tenter de répondre à cette question en m'appuyant sur ma propre expérience et sur celles de collègues du secondaire.

Afin de situer ces expériences dans leur contexte, il me semble nécessaire de dresser un état des lieux de l'enseignement de l'allemand en France

1. Etat des lieux : effectifs et pédagogie traditionnelle de l'allemand en France

- Effectifs :

Si en 1994 (date à laquelle l'hémorragie avait déjà largement commencé), les élèves apprenant l'allemand dans le second degré étaient au nombre de 1 389 000, ils n'étaient plus que 992 000 en 2004. La baisse des effectifs était donc de plus de 32 %. L'académie de Nice connaissait une baisse de plus de 46 % (en particulier au profit de l'italien) et l'on constatait même une baisse des germanistes en Alsace de 0,35 %.

Ces chiffres avaient de quoi décourager des enseignants d'allemand qui, en dix ans, passaient d'un temps plein à un reliquat de trois heures dans un établissement et se voyaient contraints d'exercer dans deux, voire trois établissements d'un même « bassin » d'enseignement ou de compléter leur emploi du temps avec d'autres matières. Les affiches proclamant « ouvrez vous des horizons, apprenez l'allemand » semblaient avoir perdu de leur pouvoir de conviction...Utilité de la langue dans le cadre de la mondialisation, goût prépondérant pour la vitesse d'acquisition et pour la facilité (toujours relative, pourtant) de la langue apprise semblaient bien nuire à la survie de l'allemand au collège.

- Une pédagogie traditionnelle remise en question.

Dans son travail de D.E.A. sur *L'allemand : une langue difficile?*, Françoise Crochot¹ rappelle l'évolution de l'approche pédagogique de la langue alle-

¹ Université René Descartes, Paris V, 1997

mande et comment il a été nécessaire de modifier la didactique de l'allemand pour en rénover l'image. Si la langue allemande était la langue étrangère la plus parlée dans la France du dix-neuvième siècle, elle l'était avant tout pour les échanges culturels ou scientifiques. Elle était réputée difficile et s'inscrivait dans la culture des élites. Abordée sous ses aspects grammaticaux par des enseignants philologues, elle ressortissait aux disciplines techniques et devint un enseignement évident lors de la création de grandes écoles comme Polytechnique ou St Cyr. Devenue « langue indispensable pour l'érudition »¹, langue difficile donc avant tout formatrice pour l'esprit, comme les langues anciennes, elle était à peine une langue vivante, connectée à la réalité d'un pays.

Au vingtième siècle, on s'est aperçu que ce statut n'était plus viable et qu'il fallait conférer à l'enseignement de la langue allemande une finalité pratique, à savoir celle d'un outil de communication. Jusque dans les années soixante, nos manuels scolaires, même en seconde langue, comportaient des textes extraits d'oeuvres littéraires, dont des contes ou légendes germaniques ayant nourri, par exemple, des oeuvres musicales ou poétiques fondamentales pour la culture allemande (Siegfried, Guillaume Tell, Till l'espiègle,...). Transformer l'acquisition d'une langue en l'apprentissage d'un outil de communication signifiait qu'une méthodologie directe prenne la place de la grammaire et de la traduction ayant joué trop longtemps un rôle central, mais qu'advierait-il des aspects culturels liés à la langue de ce « peuple de poètes et de penseurs »²?

De plus, au cours des années 1970-80, notamment, l'allemand a perdu son statut privilégié de LV1 au profit de l'anglais, plus généralement choisi. Il s'est alors avéré nécessaire d'adapter la méthodologie au public spécifique des élèves de 4^{ème} abordant l'allemand en LV2. Il a été clair que si l'allemand devait être acquis dans un moindre temps, il allait falloir passer outre certains aspects grammaticaux trop rigides et trop complexes au profit d'une langue de communication et faire fi des aspects culturels hormis peut-être les aspects purement civilisationnels (les Allemands au quotidien).

2. A nouvelle didactique nouveau pédagogue...

- L'expérience du second degré :

Il fallait modifier l'image de l'allemand qui semblait être la cause de tous les maux³. Au début du siècle, seuls 5% d'une classe d'âge fréquentaient un

¹ *Le maître de langues*, chapitre 9

² ...comme le rappelle la campagne actuelle « Du bist Deutschland », autour de la coupe du monde de football

³ ...et dans les campagnes récentes du Goethe Institut, sur les affiches, les spots à la télévision et les prouesses du Deutsch Mobil, ce changement d'image était central

établissement secondaire. Avec la massification des élèves du second degré et la création du collège unique, l'allemand a commencé à moins séduire les foules. Il fallait « démocratiser l'allemand » et donc améliorer l'enseignement pour « faire comprendre notre matière, la rendre accessible et par là-même attractive ». Il s'agissait d'améliorer nos pratiques, faire avancer la didactique dans le sens d'une démocratisation de son enseignement.

Le renouveau de la didactique de l'allemand est passé essentiellement par l'apologie de la méthode structuro-globale. Selon R.B. Keyzers, « l'apprentissage global et non analytique de l'allemand permet à des enfants qui ne possèdent pas les connaissances grammaticales de base – les pré-requis- à l'entrée en 6^{ème} d'acquérir le maniement puis la notion des fonctions fondamentales communes au français et à l'allemand »¹.

L'acquisition passait désormais par la répétition de petites phrases liées à des situations de la vie quotidienne, on favorisait la compréhension orale, longtemps négligée alors que nos collègues anglicistes avaient une petite dizaine d'années d'avance. Nous avons même enseigné sur la base du « tout audio » : en sixième, le manuel *Komm mit nach Deutschland*² fondait l'apprentissage de base sur l'écoute de situations quotidiennes (Auf dem Spielplatz...) et sur l'observation des images. Il y avait de quoi perturber une jeune enseignante agrégée que n'accompagnait aucun tuteur et n'ayant bénéficié que de deux semaines d'« entraînement » à la classe en présence d'un conseiller pédagogique... au Lycée Louis-le-Grand à Paris où je n'ai guère été préparée à l'élève moyen. Oserais-je avouer que dans le premier établissement où j'avais été nommée, je ne savais guère manier le magnétophone à bandes, dont nous étions munis au début des années 80 ? J'avais soudain l'impression d'être dépossédée du savoir théorique et des quelques éléments de pédagogie que j'avais pu brièvement acquérir. Personne ne m'a proposé de formation à ce type de manuel...

Mais le (la, en l'occurrence) néophyte est devenu – par nécessité- pédagogue. Il ne s'agissait plus de former l'esprit de ces jeunes enfants mais bien de leur faire parler la langue. Pour renforcer les bienfaits de l'enseignement théorique, j'ai organisé tous les ans un échange scolaire de quinze jours. On notera au passage que pour ne pas perturber l'acquisition des autres matières du sacro-saint programme scolaire la durée de ces échanges est passée, dans le même établissement, et par décision du conseil d'administration, à douze, puis dix et enfin huit jours... mais la pédagogie améliorée a dû, en revanche, permettre une large compensation dans l'acquisition de la langue, enfin, il faut le croire...

¹ dont, par exemple, *La fabrique du crétin, La mort programmée de l'école*, Jean-Paul Brighelli, Ed. Jean-Claude Gawsewitch novembre 2005

² 1984, N° 12 du bulletin de l'ADEAF, R.-B. Keyzers, *Une intervention auprès des maîtres de CM1 et CM2*, cité par Françoise Crochot

– L'expérience du supérieur : une nouvelle mission

Après cet apprentissage d'un nouveau type en collège, j'ai abordé le supérieur avec la force de mes diplômes mais avec également quelques interrogations quant au contenu que j'allais donner à mon enseignement en université scientifique.

L'enseignant dans le supérieur en France ne reçoit ni formation en didactique ni formation en pédagogie. Quelle que soit la matière enseignée, il semble bien qu'il ait la science didactique infuse.

Enseigner la langue allemande à des germanistes spécialistes, eux-mêmes futurs enseignants de l'allemand, c'eût été tout simplement reproduire l'enseignement reçu par soi-même à l'université, mais enseigner à des non-spécialistes, qui, plus est non pas des non-spécialistes des sciences humaines (histoire-géographie, lettres modernes ou art, par exemple), mais des non-spécialistes scientifiques, quelle gageure ! Sans compter qu'il allait falloir convaincre puis « fidéliser » ces étudiants dans un contexte défavorable pour l'allemand.

En fait, c'est la nécessité de mettre au point une certification dans le cadre de la réforme du LMD m'a poussée à réfléchir de façon plus pointue à nos objectifs, en particulier lors des travaux menés pour concevoir le Certificat de Compétences en langues dans le Supérieur initié par le Ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche en 2000 et dont le chef de mission était Claude Springer de l'Université Marc Bloch de Strasbourg. L'allemand, bien que choisi de façon moindre par les étudiants scientifiques serait alors reconnu au même titre que l'anglais et l'espagnol, les étudiants y obtiendraient autant de crédits et les niveaux seraient attestés, à longue échéance, non plus par l'enseignant mais par cette certification. L'alignement des évaluations me paraissait un point positif puisque nous avons maintes fois constaté la difficulté d'harmonisation des résultats des étudiants à l'université. Pourtant, le fait que l'évaluation nous échappe finalement au profit d'un système de certification externe a été perçu par nombre des enseignants, là encore, comme une forme de dépossession.

Mais l'objectif est clair : on définit des compétences de savoir-faire et de savoir-être plus que des compétences linguistiques ou des connaissances interculturelles, même si ce besoin de certification s'inscrit dans le cadre d'un développement accru de la mobilité des étudiants en Europe surtout.¹ Il n'est pas question pour l'étudiant d'apprendre à communiquer seulement, il faut en faire un étudiant capable de s'adapter à une université étrangère ou à un milieu professionnel, notamment en master. Le pédagogue se pose alors

¹ La réforme LMD est surtout l'occasion de permettre aux étudiants de pouvoir effectuer une partie de leurs études à l'étranger tout en pouvant valider les crédits acquis dans leur pays d'origine (European Credit Transfer System)

la question des objectifs et des moyens: vérifier la compréhension écrite des étudiants vous oblige à la consultation régulière sur Internet de la presse, à la création de QCM « intelligents », si possible, à l'évaluation de ce qu'est la compréhension globale ou la compréhension affinée d'un texte, etc. Il est évident que cette question de la certification a remis à plat mes pratiques et m'a donné un regard nouveau sur mon métier : la désormais néophyte en évaluation est sortie doucement, mais avec plaisir, du cocon de la banale répétition de méthodes que mes propres professeurs appliquaient quand j'étais au lycée : lecture du texte, résumé, explication de détail, questions, traduction... Attester que l'on était en mesure d'aligner l'évaluation de ses étudiants sur une grille européenne, c'était et c'est encore une gageure, mais un pari intéressant. Et puis, savoir que l'allemand s'inscrivait aussi dans ce système de reconnaissance redonnait de la force à ma volonté de défendre cette langue. En outre, donner à son enseignement une référence de qualité, c'était un stimulant indéniable. Ne pas s'encroûter dans ses pratiques, c'est ce que l'on peut souhaiter à tout enseignant, même si lui même ne le désire pas forcément, notamment à l'université. Mais la routine a des vertus que le déclin de l'allemand ne pouvait cependant pas autoriser !! Mais que ce soit dans le supérieur ou le secondaire, j'ai fait la même constatation : en France, le pédagogue se sent constamment néophyte puisqu'il n'est pas accompagné : il se remet en question s'il le veut, s'il le peut, mais il risque d'être vite déstabilisé. Et dans une période de déclin où toutes les forces devaient être unies, on ne peut que déplorer un engagement de façade politique, institutionnel (avec le Goethe-Institut, par exemple), et des campagnes de promotion d'une langue que l'enseignant de base ne reconnaît plus puisque le traitement de cette langue lui échappe dans les contenus comme dans l'évaluation.

3. L'objectif de la communication et les manœuvres de séduction qui l'ont entouré ont-ils permis de sauver l'allemand ou ont-ils précipité son déclin ?

– Réduire et séduire : une solution ? (Le pédagogue comme complice d'une campagne de pub)

En fait, je me suis réjouie personnellement de l'évolution de mon métier et de mon approche de la pédagogie qui m'ont permis de remettre en cause ce que je croyais être un savoir-faire mais n'était qu'un savoir de l'allemand attesté par des diplômes universitaires. J'ai sans cesse eu l'impression de progresser par cette nécessité d'adaptation à un nouveau public : du collège à l'université et aux grandes écoles (Ecole des Mines de Paris et Chimie Paris). Je n'ai eu à « subir » que les aspects positifs du « tout communicant » puisque je me trouvais face à un public de non-spécialistes.

Mais, dans ce contexte d'évolution du traitement de la langue allemande, il ne faut pas ignorer à quel point les étudiants (en particulier les élèves de

l'Ecole des Mines) sont demandeurs de la culture et de la civilisation, parallèlement aux besoins de la communication et de la connaissance de l'interculturel, notamment la culture d'entreprise comparée des deux pays. L'allemand reste pour ces étudiants un moyen d'accéder à une autre sphère culturelle, sachant que, de toutes façons, ils ont déjà un bon niveau d'allemand et qu'ils pourront toujours « communiquer » en anglais (conçu ici exclusivement comme langue véhiculaire.) J'ai interrogé mes amies qui sont « restées » au collège ou au lycée sur la manière dont elles ressentaient l'évolution de leur métier au regard des nouvelles consignes didactiques, des nouveaux manuels, des nouveaux élèves..., bref sur le contexte dans lequel s'inscrivait jusqu'à peu le déclin de l'allemand. Les livres comportent toujours des aspects culturels, même si d'un manuel à l'autre la proportion peut être très diverse, mais le ludique est souvent prioritaire au collège, et est parfois à l'origine de mauvaises surprises au lycée. C'est ainsi que mes collègues du second cycle se plaignent que les élèves « n'ont pas le niveau » (lequel, au fait ?), en tout cas pas celui qui permettrait d'aborder culture et civilisation autrement que par le petit bout de la lorgnette. Attirer désespérément des élèves en leur répétant que l'allemand est facile, qu'il suffit parfois de remplir des bulles de BD, d'associer des phrases toutes faites à des situations, de chanter..., c'est taire que l'allemand a une syntaxe particulière avec des règles strictes, que le vocabulaire s'apprend mieux quand on ouvre son cahier que quand on ne le fait pas, bref, cela ressemble à de la démagogie. Que des inspecteurs régionaux vous disent en réunion de travail que les notes d'allemand au baccalauréat sont trop basses par rapport aux autres langues et qu'il faudrait veiller à ne pas être trop sévères dans la correction des copies pour ne pas décourager les générations futures d'apprendre l'allemand (je l'ai vécu personnellement lorsque j'enseignais encore en collège en 1991), cela ressemble aussi à de la démagogie. Or la démagogie ne paye pas toujours : les enseignants de terminale ont bien du mal à préparer leurs élèves au format du baccalauréat et à une expression écrite correcte et, par ailleurs, les consignes des inspecteurs n'ont pas fait remonter les effectifs. Langue de communication oui, langue bradée non. Les pratiques de séduction qui devaient –et doivent encore- permettre à l'allemand de retrouver sa place au sein de l'enseignement en collège semblent avoir fait plus de mal que de bien, n'ont-elle pas même contribué à son déclin ?

Je ne défends pas une langue de l'élite (je ne faisais pas partie d'une couche sociale favorisée quand je l'ai choisie puis apprise), mais j'ai pu observer que, comme dans la société française, dans le microcosme éducatif où j'évolue, les écarts se sont creusés : nous avons à l'Ecole Nationale Supérieure de Chimie de plus en plus de bons élèves en allemand. Notre groupe de forts a vu doubler ses effectifs, les étudiants désireux de partir effectuer leur stage en Allemagne sont de plus en plus nombreux. L'Allemagne ou la

Suisse ont toujours attiré, à juste titre, les chimistes, mais de plus en plus d'étudiants cherchent à valoriser leur CV par une certification externe, à savoir la Zentrale Mittelstufenprüfung du Goethe-Institut (niveau C de la grille du cadre européen de référence). Nous avons eu 29 candidats cette année contre 7 l'an passé. Je m'en réjouis mais constate que l'allemand sert encore plus qu'avant à déterminer les élites des Grandes Ecoles. Les chères têtes blondes qui ont maintenu leur choix de l'allemand en sixième par goût ou stratégie, celles-là mêmes qui ont, bon gré mal gré, en jouant ou en pouvant s'offrir des stages linguistiques, ou tout simplement parce que leurs compétences intellectuelles ou leur adaptation au système scolaire était plus aisé que celle des autres, ce sont elles qui continuent de constituer l'élite des écoles d'ingénieurs.

Et que demande cette élite au pédagogue ? En première année d'apprendre du vocabulaire par cœur et d'avoir de petites interrogations écrites régulières, comme en classes prépa, et puis d'étudier un peu de littérature ... ou, comme en troisième année de l'Ecole des Mines, de suivre un cours de civilisation...

Mais ces jeunes gens ont peu à voir avec des élèves de collège démotivés et peu curieux d'une culture dont on n'a plus guère l'occasion de leur donner même le goût puisqu'elle n'est pas directement accessible par les manuels dont ils disposent. Si l'allemand, en dehors de ses vertus communicatrices, était bien une langue de culture, ne lui a-t-on pas donné le coup de grâce en la dépouillant de ces atouts ? On a voulu « raccrocher » des élèves dans un contexte défavorable pour l'allemand ... mais en fait, ce contexte était défavorable à l'allemand comme il était défavorable à tout enseignement.

D'une manière générale, les pratiques de séduction mises en oeuvre pour intéresser les collégiens à l'enseignement qu'on leur dispense ont porté tort au niveau général des connaissances, toutes matières confondues. L'enseignement est morcelé, les élèves ont perdu le sens de la synthèse, de la vision globale de l'Histoire, de l'histoire littéraire et ce n'est sûrement pas le contexte d'une certaine médiocrité ambiante qui permettra de les tirer vers le haut. Les pédagogues commencent à se rendre compte des dégâts causés par un « enseignement au rabais ».

De nombreux ouvrages paraissent actuellement en France qui remettent en question les grands principes qui ont fondé le travail des pédagogues dans l'enseignement ces trente dernières années¹ : on constate que l'enseignant a été dépouillé de sa mission au profit du principe selon lequel il faut « placer l'élève au centre de l'apprentissage ». Ces publications me dérangent car elles m'apparaissent parfois réductrices et conservatrices, mais j'ai parfois l'impression qu'on a procédé à un gâchis de savoir énorme.

¹ chez Nathan

- Les élèves ont envie de choisir une langue facile, pourquoi ne pas leur vanter les mérites d'une langue intéressante plutôt que de vouloir les séduire en la réduisant à une langue de
- communication qui, de toutes façons, ne rivalisera jamais avec une langue anglaise dont les
- médias les abreuvent par le biais de la musique, notamment ?
- Les enseignants qui représentaient un pouvoir de diffusion de savoir (connaissance de la langue et connaissance d'une civilisation autre) ont dû désapprendre, s'effacer devant l'élève ou devant une cassette. La langue était certes plus vivante mais tellement banale ...
- Les campagnes de promotion de la langue allemande –dont je me suis toujours réjouie, bien entendu - ont souvent fait appel à un côté « agui- cheur » (dans l'air du temps, sans doute). Ainsi, on a pu voir cette affiche dans le métro : Pierre apprend l'allemand joue contre joue avec une jolie jeune fille, quand il n'est pas contre sa bouche.... La Coupe du monde de football étant porteuse, on apprend sur d'autres affiches que Bixente Lizarazu apprend l'allemand avec Oliver Kahn, gardien de but. Je ne suis ni choquée ni désapprobatrice d'images qui reposent sur des sentiments humains, mais pourquoi ne pas faire connaître les beautés de telle ou telle région allemande ? Les Allemands n'ont pas à avoir honte de leur pays....

Quoi qu'il en soit, selon le dernier numéro de *Paris-Berlin*¹ « l'école française se réconcilie avec l'allemand », les chiffres remontent. Si l'on était passé de 37% des élèves qui s'initiaient à l'allemand en seconde langue il y a trente ans à 12 % en 2003 et 14% qui choisissaient l'allemand en première langue dans les années 70 à 9% récemment, on constate un regain depuis 2004, notamment dû à la création de classes bi-langues (anglais-allemand) en 6^{ème} et de classes Abibac au lycée, préparant aux baccalauréats des deux pays.

La volonté politique a été réaffirmée par les ministres de l'Education Nationale², la campagne menée par le Goethe-Institut semble porter ses fruits, mais le mouvement n'est qu'enrayé, le déclin n'est pas encore stoppé. On pourrait peut-être tout simplement faire confiance aux enseignants de base : à force d'apprendre et de désapprendre leur métier au gré des consignes ou de l'absence de consignes des didacticiens qui concevaient les programmes, les enseignants d'allemand en France ne sont plus tout à fait des néophytes...

¹ N°11 janvier 2006-02-26

² François Fillon : « Il faut dire aux parents que l'allemand est un choix pertinent, ceux qui se présentent à un entretien d'embauche avec l'allemand comme deuxième langue sont largement privilégiés » - *Paris-Berlin*, N°3 décembre 2004